

Villa « Sam' Suffit »

J ai 15 ans. Sur les photos de cette époque, j'ai un air doux et sage. Mes cheveux bruns sont soigneusement coupés au carré. Je porte l'uniforme bleu marine du Pensionnat, avec des chaussettes blanches bien tirées. Ma mère tient beaucoup à ce que je fasse bonne impression.

Ce soir, pendant l'étude, il y a eu un petit tremblement de terre. Les huit lampes de la grande salle, suspendues sur deux rangs au bout de leurs longs fils, se sont balancées avec ensemble au-dessus des têtes. Sous leurs abat-jour de tôle émaillée blanche liserée de noir, on aurait dit qu'elles dansaient en tutu une valse triste. La Sœur qui nous surveille après la classe est habillée tout en noir, avec un voile noir et des lunettes noires. Elle a porté ses deux mains à son cœur. Le peu qu'on voit de sa figure est devenu blême. Je n'aurai plus jamais peur d'elle. Je n'ai pas eu peur du tremblement de terre. Même pendant les bombardements, je n'avais pas peur. Je n'ai pas peur de mourir. De toute façon, je sais bien que, comme ma petite cousine Juliette, je mourrai avant vingt ans. Ma mère dit toujours que je n'ai pas de santé, parce que je ne mange pas assez.

A l'étude, malgré le tremblement de terre, j'ai quand même fini tous mes devoirs pour le lendemain, et même ceux pour le surlendemain.

Dans la rue le vent du Nord me pousse en avant. Mon cartable en cuir pèse lourd au bout de mon bras. Je me déhanche, et pose le fardeau sur mon os iliaque. Je songe aux femmes africaines qui portent leur bébé ainsi,

sur leur côté. J' aimerais bien avoir un bébé à porter sur mon côté. Mais mon destin n'est pas d'avoir des enfants. Qui pourrait bien vouloir me donner des enfants ? Mon destin est de porter des livres de classe, éternellement. Sur le trottoir du marché il y a encore des déchets de poisson, qui traînent là depuis ce matin. Et aussi des fruits pourris sur lesquels je manque de glisser.

Le Café de la Gare est plein de monde. Il doit y faire chaud. J'ai besoin de chaleur. Je vois à travers la vitre le nuage de fumée des cigarettes. J'entends le bruit des voix. Je respire des relents de vin et de sueur. Ce n'est pas un endroit pour moi.

Le passage à niveau est fermé. J'attends. Je vois arriver à petite vitesse un train de marchandises vide, toutes portes béantes. Et si je sautais dedans ? Quand il a fini de passer, pendant que le garde-barrière tourne sa manivelle, je franchis le portillon en fer qui grince. Bruit familier. Le froid me transperce.

Je traverse la Rue de l'Eglise. Je longe maintenant le mur du jardin. Je pense : mon Dieu, faites que la maison se soit écroulée pendant le tremblement de terre. Non, mon Dieu, pardonnez -moi. Je suis une mauvaise fille. Il ne faut pas que la maison s'écroule. Ce serait trop d'ennuis pour mes parents. J'ai des idées bizarres, parfois.

Comme chaque soir à l'heure où je dois rentrer, la lanterne du porche est éclairée. Sa lumière fait briller la plaque en tôle émaillée fixée à côté de la porte : « Villa Sam' Suffit ». Les lettres sont en italique, noires sur un fond beige. Il y a une petite grappe de glycine mauve dessinée au-dessus de l'inscription, pour faire plus joli. Les couleurs sont délavées. La peinture est écaillée dans un coin. Les clous rouillés ont coulé en traces jaunâtres sur le mur.

Je ralentis.

En face, il y a un petit immeuble un peu misérable. Là habite une fille de ma classe. Elle, elle ne reste pas à l'étude. Elle vit avec sa grand-mère, une femme âgée qui passe ses journées pliée en deux sur sa besogne : broder des ornements sacerdotaux. Le minuscule appartement est encombré de découpes de tissus épais et brillants, aux chaudes couleurs, et de boîtes remplies de fils d'or ou

d'argent. Tout ça pour la gloire du Bon Dieu et un maigre salaire. Je ne vais pas souvent chez ces gens-là : juste si j'ai oublié de noter le numéro d'un exercice ou la page d'une leçon. Ce sont des ouvriers, pas des gens de notre monde. Pas une fréquentation pour moi. Pourtant j'aime bien la vieille dame. Elle me donne parfois un reste de ses fils précieux.

Je monte deux marches sous la glycine.

La fille d'en face n'est pas mon amie. Je n'ai pas d'amie. Seulement mes livres. Qu'est-ce que je pourrais bien raconter à une amie ? Je n'ai rien à raconter. J'aime seulement mes livres, tous mes livres, même mon dictionnaire de latin. Avec mes livres, j'apprends un peu comment est la vie.

L'odeur de la sempiternelle soupe aux poireaux s'échappe par la fenêtre mal jointe de la cuisine. A travers les rideaux à carreaux rouges et blancs je distingue la silhouette de la bonne qui s'affaire. Je vois son bras qui tourne rapidement au-dessus d'un récipient. La bonne doit préparer la sauce de salade : « une cuillerée de vinaigre, deux cuillerées d'huile, pas plus ! » a dû dire ma mère. Tous les soirs c'est la même rengaine, pour la sauce. Le couvert doit être mis sur la toile cirée rouge de la salle à manger. Le plafond au-dessus de la table, autour de la suspension en verre dépoli, est constellé de taches violettes depuis que le bouchon d'une bouteille de vin vieux s'est échappé violemment de son goulot. A cause de ça il faudra bien un jour faire repeindre ce plafond. Encore une dépense, diront-ils.

Ma serviette m'attend sans doute à ma place habituelle : en face de lui pour qu'il me voie bien. Il m'observera de son regard humide, la tête un peu penchée. Ma mère a ordonné : « tu dois l'aimer. » C'est le Premier Commandement.

Le pain est coupé sur le plateau rond en bois sculpté, souvenir d'un pèlerinage à Ars. « Donnez- nous aujourd'hui ...» Manger. Bien manger et boire du bon vin. Une main glacée posée sur le bec-de-cane, je ne me décide pas à appuyer. Non, pas encore.

Pourtant le poêle à mazout dans le vestibule doit répandre une bonne chaleur. Et je grelotte, là, dehors. En

attendant que le repas soit prêt, il a mis ses pantoufles et sa robe de chambre par-dessus son pantalon. Calé dans son fauteuil, il lit le journal. Un journal bien-pensant, évidemment. On a sa réputation. Il boit à petites gorgées son pastis bien frais. Il n'y a pas longtemps qu'ils ont acheté une glacière. Il est satisfait de sa journée : la recette a été bonne, au magasin. Ce soir il fera ses comptes, comme tous les soirs. Il pense qu'il pourra payer quelques fournisseurs. Il se dit qu'il a bien fait de faire imprimer des prospectus pour la réclame, et de me demander de les distribuer dans les boîtes aux lettres du quartier. Elle, elle ne voulait pas, elle trouvait cela humiliant. Pourtant, c'est une bonne chose, maintenant, la réclame, à cause de toutes ces dettes qui s'accumulent. Les fournisseurs rechignent de plus en plus à lui accorder du crédit. La réclame, ça attire la clientèle. J'ai de plus en plus froid.

Elle, en ce moment, elle raccommode ses culottes, par économie. Elle porte encore sa robe grise, vieille de dix ans mais ça ne se voit pas. Aujourd'hui elle est allée chez le Coiffeur : elle doit soigner son apparence, à cause du magasin. Elle a aussi peint ses ongles en rouge, un rouge assorti à son rouge à lèvres et à son rouge à joues. Demain matin elle mettra ses boucles d'oreilles blanches, pour égayer.

Il est 19h20, l'heure de se mettre à table. C'est toujours à 19h20 qu'on se met à table.

Pendant le repas, on évoquera sûrement le tremblement de terre : pas grave, ça n'a pas duré, il n'y a pas eu de dégâts. Les affaires pourront continuer normalement. On parlera des exigences des clientes, et du coût des commandes. On me questionnera sur mon emploi du temps. Je n'oserai pas dire que je n'ai plus peur de la religieuse. Je dois respecter les religieuses. Combien de bonnes notes, aujourd'hui ? Compter les sous. Compter les notes. Travailler. Manger. Toujours pareil. Rien d'autre. Rien d'autre ?

Non, ce soir, je ne peux pas rentrer.

La bonne prendra son repas à la cuisine, fera la vaisselle puis s'en ira. Je répéterai mon piano. Je ferai ma toilette à la salle de bains (car nous avons une salle de bains,

c'est rare), puis j'irai me coucher.

Elle lira à son tour le journal. Ensuite elle prendra son cachet pour dormir, et elle ira se coucher.

Je ne dois pas lire le journal. Je suis trop jeune, à ce qu'il paraît. La politique, ça ne me regarde pas, et les faits divers, ça pourrait m'apprendre de vilaines choses sur la vie. Je n'ai pas, non plus, le droit de lire des romans : lire, c'est perdre son temps. Il faut seulement travailler.

Avant, j'adorais ma petite mère. Rien que ma mère.

Toujours ma mère. Ma mère pour tout ce qu'elle m'avait donné.

Depuis qu'il l'a épousée il me l'a prise pour toujours. Il lui a dit qu'elle ne m'avait pas bien élevée, que lui, il saurait mieux. Il m'a dit que je l'aimais trop. Avec son consentement, il a pris en mains mon éducation.

Quand je serai couchée, il entrera dans ma chambre, avec son gros ventre et ses mains boudinées. Puis il soulèvera mes couvertures...

Il me dira qu'il m'aime et il me fera jurer de ne rien dire à ma mère. Je ne dirai rien pour ne pas faire une grande peine à Maman. Et aussi parce qu'il a peut-être raison ...

Non, non, je ne veux plus jamais rentrer...

Je rentre quand même, bien sûr.

Tout ça me suffit bien, à moi qui ne suis rien, à moi qui vais sûrement bientôt mourir.

Françoise Rotteleur

e-mail : guy.rotteleur@orange.fr